

135. LETTRE

A Abyrce.

Cette lettre contient à-peu-près les mêmes choses que la précédente; on faisait des affaires à saint Grégoire évêque de Nysse. Saint Basile prie Abyrce de secourir son frère; on voulait exiger de cet évêque de grandes sommes d'argent; il n'entendait nullement les procès, et il ne savait comment il pourrait se tirer de cette intrigue.

Personne n'a jamais su comme vous respecter une ancienne amitié honorer la vertu, ni compatir aux malheureux. Le saint évêque Grégoire est dans des embarras insupportables, et très peu conformes à son génie; j'ai cru que je ne pouvois rien faire de mieux que d'implorer votre secours, et chercher auprès de vous le remède à ces maux. On ne peut davantage chagriner les gens que de faire des affaires à un homme qui n'y est point accoutumé et qui les craint, de demander de l'argent à ceux qui n'en ont point, et qui sont pauvres, d'exposer au bruit et au tumulte du monde un homme qui n'aime la retraite que et la vie tranquille. Je laisse à votre prudence à juger, s'il sera à propos de le recommander à l'intendant des finances ou à d'autres.

283. LETTRE

VCO

Au même.

Saint Basile prie un homme de la cour de protéger un de ses amis qu'on avait noirci dans l'esprit de l'empereur, après qu'on l'eût dépouillé de tous ses biens; il le conjure d'adoucir l'empereur, en lui faisant connaître l'innocence de celui qu'on persécutait si injustement.

En parcourant l'Odissée d'Homère, où il raconte les aventures d'Ulysse, j'avais crû jusqu'à présent que ce n'étaient que de pures fables. Mais ces chofes qui me paraissaient alors incroyables et fabuleuses, me paraissent maintenant vraisemblables, depuis ce qui est arrivé à Maxime. Il commandait à toute une nation, comme ce capitaine des Céphaléniens. Il était venu avec de grandes richesses, et il s'en est retourné tout nu; et le malheur s'est tellement opiniâtré à le poursuivre, qu'à peine avait-il des habits pour être en état de se montrer à sa famille. Peut-être a-t-il souffert tant de misères pour avoir aigri les Laistrygons, ou pour être tombé dans le gouffre de Scylla, qui cache sous une figure de femme la cruauté et la rage des chiens. Puisqu'il a eu tant de peine à se tirer de cet effroyable labyrinthe, il vous conjure par moi d'avoir compassion d'un de vos semblables qu'on persécute injustement; ne déguisez point l'état de ses affaires, faites-en le détail à ceux qui gouvernent, afin qu'on puisse lui donner quelque secours contre les mauvais offices qu'on lui rend. Si cela ne se peut, qu'on fasse du moins connaître les mauvais desseins de celui qui se déchaîne partout contre lui. Celui qui souffre fera suffisamment console, pourvu que tout le monde connaisse la malignité de ses persécuteurs.

284. LETTRE

Au même.

La manière aisée et naturelle dont Saint Basile écrivait à ses amis fait assez connaître la confiance qu'il avait en eux.



Voici l'homme pour qui je vous ai autrefois écrit par un diacre; quand vous aurez lu la lettre qu'il vous présentera de ma part accordez-lui ce qu'il vous demandera, et qu'il s'en retourne satisfait.

285. LETTRE

Au même.

Il félicite son ami des grands emplois que l'empereur lui avait confiés, et du crédit qu'il avait à la cour et dans l'armée. La joie qu'il en témoigne fait assez connaître que les honneurs du monde ne nuisent point à la vertu, pourvu qu'on en fasse un bon usage.



On dit que vous ressemblez aux planètes, et que vous courez partout; que vous avez pénétré jusqu'aux nations barbares, que vous fournissez des vivres à l'armée, et que vous faites une grande figure auprès de l'empereur; voilà les bonnes nouvelles que la renommée nous a apprises. Je prie Dieu que vos desseins réussissent comme vous le souhaitez, et que vous soyez en état de faire honneur à votre patrie, tandis que je suis encore au monde; car il ne nous reste plus rien que la liberté de respirer.

286. LETTRE

Au même.

Saint Basile prie Abyrce de faire en sorte que par son crédit on examine en particulier l'affaire de la personne qu'il lui recommande de peur de faire tort à sa réputation, si on le citait devant les tribunaux.

Je sais que je vous ai déjà recommandé plusieurs et que je leur ai été d'un grand secours dans leurs calamités. Mais il n'y en a point que je considère davantage, ou qui ait plus de besoin de votre crédit, que notre cher fils Eusèbe qui vous présentera une lettre de ma part. Il vous dira lui-même l'embarras où il est, s'il peut trouver une occasion favorable pour vous parler. Voici ce que je suis obligé de vous dire, et de vous demander : qu'on ne le traîne point en public, et qu'on ne l'expose point comme ceux qui ont commis les crimes les plus atroces, aux soupçons de tout le monde : qu'on le cite devant le tribunal, et qu'on examine toute sa vie. Par ce moyen on découvrira aisément la fausseté des calomnies dont on l'a noirci; votre protection que vous lui accorderez avec tant de justice, l'obligera de publier éternellement vos bienfaits.

287. LETTRE

Au même.

La ville de Césarée était réduite dans un état déplorable; Abyrce à qui saint Basile écrit devait sa naissance à cette ville; il le conjure de protéger sa propre patrie, que la persécution arienne avait beaucoup défigurée; et d'employer tout le crédit qu'il a à la cour pour sauver ses citoyens.



Quoique vous ayez plusieurs belles qualités qui vous relèvent au-dessus du reste des hommes, rien ne vous fait tant d'honneur que le zèle que vous avez pour votre patrie. Vous l'avez bien payée de ses soins, par la gloire que vous vous êtes acquise, qui rend votre nom illustre dans toute la terre. Cette même patrie qui vous a donné la naissance, et qui vous a élevé, est dans un état si déplorable, que ses infortunes ont l'air des fables anciennes.

Si ceux qui ont vu autrefois notre ville y rentreraient maintenant, ils auraient bien de la peine à la reconnaître, tant elle est déserte, et désolée. On en avait déjà enlevé plusieurs citoyens, mais presque tous l'ont abandonnée, et se sont réfugiés à Podande. Ceux qui restent le voyant abandonnés de ceux qui ont fui, sont tombés dans un si grand désespoir, et ont tellement épouvanté les autres, qu'on ne trouve plus personne dans la ville, et qu'elle ressemble à une affreuse solitude; c'est un spectacle bien triste pour nos amis, mais qui réjouira bien ceux qui conspiraient depuis longtemps notre perte. Qui nous tendra une main secourable ou qui trouverons-nous qui compatisse à nos maux ? Vous êtes le seul à qui nous puissions nous adresser, vous qui étiez autrefois si touché des malheurs d'une autre ville aussi maltraitée que la nôtre, que ne ferez-vous point pour celle, à qui vous devez votre naissance. Si vous avez quelque crédit, faites-le paraître dans le besoin que nous en avons. Dieu qui ne vous a jamais abandonné vous assistera en cette occasion; il vous a déjà donné de grandes marques de sa bonté; venez à notre secours, et servez-vous de toute votre autorité pour protéger vos citoyens.